

Le oui et le non

Charles Melman

Conférence faite à Reims le 7 juin 1993 dans le cadre d'un travail de séminaire organisé par A. Douce et J. Thomas-Quilichini.

Je vais vous entretenir d'un sujet plutôt étrange et qui concerne, hormis quelques cas d'exception, la très grande difficulté à soutenir la négation dans la langue française, autrement dit la très grande difficulté qu'il y a à dire « non ». Ça ne veut pas dire que nous ne soyons pas amenés à dire « non ». Nous disons « non » très souvent et en particulier dans les processus névrotiques entre autres, mais pas seulement. Ça commence avec les problèmes éthiques, avec les jugements d'existence. En tout cas, j'espère vous donner envie d'étudier davantage cette question peu explorée et qui, cependant, est une mine stimulante et j'espère que, comme moi, vous voudrez la trouver enrichissante.

Je me servirai, je m'appuierai sur deux textes.

Vous connaissez sûrement l'un d'eux qui est le texte de Freud sur la *Verneinung*, « *Die Verneinung* », *La Dénégation*, texte de 1925 qui est très bref puisque dans l'édition bizarre où je l'ai retrouvé, il fait trois pages. C'est un texte dont vous verrez très vite combien de paradoxes il soulève.

L'autre texte dont je me servirai est pris à Messieurs Damourette et Pichon. C'est leur *Essai de Grammaire de la Langue Française*, 1911-1927, vous voyez... quasiment contemporain du texte de Freud. C'est dans le tome premier de leur volumineux travail. Vous savez que Pichon était un des premiers psychanalystes français. Et il y a, dans ce premier tome de leur ouvrage, un chapitre sur la négation qui est tout à fait admirable et dont je me servirai ce soir.

Commençons donc par le texte qui nous est sûrement le plus familier, celui de Freud, *Die Verneinung*. Je vous rappelle très succinctement ce que raconte Freud. Il nous dit ceci : « Eh bien, lorsque dans ses associations un patient est amené à produire une dénégaration, par exemple, "cette personne dans mon rêve..." », le psychanalyste dit : "qui vous évoque-t-elle ?" le patient dit : "non, ce n'est sûrement pas ma mère" ». Voilà l'exemple choisi par Freud. Eh bien, nous dit Freud, « cette dénégaration nous permet à coup sûr de savoir qu'il s'agissait effectivement de sa mère. »

Autrement dit, et vous saisissez tout de suite le paradoxe, ce ne serait aucunement l'affirmation qui viendrait nous donner ici un élément de certitude, puisque c'est bien de certitude dont il est question. Si le patient avait dit « Oh bien oui, cette personne dans le rêve, immanquablement, c'est ma mère », vous ne sauriez pas : peut-être bien que c'est elle, peut-être que ce n'est pas elle. Mais dans la mesure où il dit « ah ben non, ce n'est sûrement pas à ma mère que je pense », là vous savez que c'est bien de cela dont il est question, c'est-à-dire de sa mère. Donc, vous voyez, c'est un renversement très stimulant pour l'esprit qu'opère Freud puisque voici que c'est la dénégaration qui va constituer l'élément de certitude.

Point, à vrai dire, tout à fait surprenant pour nous, et que Freud explique de la façon suivante : cette dénégaration permet au refoulé de faire retour à la conscience mais sous une forme où, en tant que refoulé, il reste refusé, il reste méconnu. Mais c'est un mécanisme d'enrichissement de la conscience puisqu'il permet à celle-ci de s'enrichir des contenus inconscients tout en les maintenant à distance, écartés.

Et Freud va encore plus loin puisqu'il dira, dans ces trois pages, que l'acceptation intellectuelle du refoulé, je veux dire le fait que l'analyste a attiré l'attention du patient en lui disant « vous voyez, vous dites que ce n'est pas votre mère, donc nous pouvons bien penser que si vous le refusez, c'est que... c'est sûrement pas par hasard que ça vous est venu à l'esprit », eh bien, dit Freud, l'acceptation intellectuelle du refoulé, autrement dit le fait que le patient pourra admettre cette proposition, cette assertion du psychanalyste, ne voudra pas dire encore que le contenu de l'inconscient a été accepté. Donc l'acceptation intellectuelle, ici, ne suffit pas encore.

Et c'est dans ces trois pages sur la *Verneinung* qu'il va mettre ceci en place et nous dire : « mais pour que puisse s'exercer la dénégaration, il faut qu'opère une affirmation première ». Autrement dit, la dénégaration ne peut jouer que sur des élé-

ments qui ont d'abord été reconnus, identifiés et acceptés. C'est le processus qu'il appelle *Bejahung*, du mot allemand tout simplement *Ja* qui veut dire, comme vous le savez, « oui ». La *Bejahung*, processus donc d'affirmation, de reconnaissance, et là, Freud, à l'encontre des philosophes, va opérer de la manière suivante : alors que les philosophes font précéder le jugement d'existence sur le jugement d'attribution – je vais tout de suite, s'il le faut, m'expliquer là-dessus – eh bien, Freud dit : « non ! ce qui commence, le premier jugement d'affirmation c'est le jugement d'attribution ». Autrement dit, je ne commence à reconnaître comme élément positif que ce que je trouve bon. Et ce que par ailleurs je trouve mauvais, je le rejette. « Donc, dit Freud, le jugement d'attribution de la qualité, bon ou mauvais, précède toute autre opération mentale » et c'est dans un second temps que va s'exercer le jugement d'existence qui pose la question suivante : ce qui m'a paru bon, est-ce que je vais le retrouver ? Autrement dit, est-ce que ça existe dans la réalité ? Ce qui m'a d'abord semblé bon parce que... ce qui m'a semblé bon, ça a parfaitement pu être un fantasme, une hallucination, un rêve. Donc le jugement de réalité, c'est-à-dire le jugement d'existence, consiste — et vous voyez comment là il se distingue de toute démarche philosophique — dans un processus de retrouvaille. Il s'agit, pour savoir si un objet appartient bien au champ de la réalité, il s'agit de le re-trouver, et c'est cette retrouvaille qui me permet de le faire entrer dans le champ de la réalité et donc de lui attribuer une existence.

Vous voyez donc, dans ces quelques pages, l'ensemble des problèmes tout à fait essentiels, tout à fait premiers auxquels Freud nous introduit. Ces problèmes pourraient, risqueraient, de nous paraître peut-être abstraits. Eh bien faisons donc tout de suite état de ce que la clinique est susceptible, justement là-dessus, de venir nous apprendre. Et je pourrais me servir d'exemples très divers, très différents, mais je prendrai l'un d'eux que vous avez sans doute, ceux d'entre vous qui vous occupez de psychiatrie, avez eu l'occasion de rencontrer, qui est un syndrome fort passionnant et qui s'appelle le syndrome de Cotard, isolé par un psychiatre français, présenté dans un colloque de psychiatrie à Blois en 1882.

Le syndrome de Cotard est un état tout à fait distinguable de la mélancolie, bien qu'il en ait été rapproché, mais Cotard a très bien su l'en séparer, et il est caractérisé, ce syndrome, par ceci : c'est que voilà un ou une malade qui affirme... qu'ils n'ont plus de cœur, qu'ils n'ont plus de bouche, plus d'estomac, plus d'intestin, plus d'anus, plus de cœur, plus de tension artérielle, plus de respiration, que le monde éventuellement, lui-même, n'existe plus. Et que, quant à eux, ils sont condamnés – voilà qui risquerait de nous paraître étrange – ils sont condamnés à vivre éternellement. Je veux dire ils ne sont plus mortels et cela leur paraît absolu-

ment intolérable. Ils sont condamnés à vivre éternellement, ce qui est cette sorte de mort, de mort vivante qui est la leur. Je passe sur le fait aussi qu'ils n'ont plus de nom, etc.

C'est un syndrome qui survient volontiers chez les personnes âgées mais qui peut aussi survenir chez des personnes plus ou moins jeunes, parfois, par exemple à la suite d'une intervention chirurgicale symboliquement significative comme une hystérectomie ou une mammectomie. Je me souviens d'un syndrome de Cotard dont, il y a peu de temps, j'ai été amené à m'occuper. Alors lui se distinguait tout à fait quant à l'étiologie. C'était un homme jeune, dont l'élément de souffrance tournait essentiellement autour de ceci : c'est qu'il était immortel. Et il disait : « Docteur, vous vous rendez compte, c'est affreux, épouvantable, je suis immortel. C'est la pire des choses qui puisse vous arriver ». Il avait pour syndrome hypochondriaque un élément fixé sur la pomme d'Adam. Il disait : « Quand les gens regardent ma pomme d'Adam, ils voient bien tout de suite que ça va pas ». Ce qui, quand on l'interrogeait davantage, laissait entendre des craintes quant à sa virilité, à sa puissance sexuelle. Et l'étiologie chez lui m'a paru fort intéressante puisqu'il s'agissait d'un homme kabyle, fils d'un sous-officier français kabyle mort au cours de la dernière guerre, mort pour la France, et qui à l'évidence ne s'était inséré, n'était venu participer à aucune des trois cultures qui lui étaient possibles : la culture kabyle d'abord, bien sûr, la culture arabe (vous savez les difficultés des Kabyles avec la culture arabe) ou bien la culture française. Et cet homme, qui donc se trouvait comme ça un peu extra-terrestre, flottant quant à ses appartenances, présentait donc un authentique syndrome de Cotard.

Je vous disais tout à l'heure, j'avais commencé par là, combien la négation était une opération fort difficile à faire valoir en français et je vais avancer là-dessus. Je vous donne un exemple où cependant il n'y a pas de négation plus ferme, plus solide et plus inébranlable, de négation je dirais complètement, totalement, non dialectisable. Je veux dire que c'est un élément que vous ne pouvez absolument pas mettre en cause ni discuter chez ces patients. Eh bien, voilà pourtant l'exemple d'un jeu de négation parfaitement affiché, mais il va nous servir pour montrer, pour nous expliquer pourquoi justement pour les parlêtres habituels, les névrosés, pourquoi la négation est si difficile à faire valoir dans la langue française. Car ce que nous pouvons relever chez ce type de patient du syndrome de Cotard, c'est que justement fait défaut chez eux – c'est quelque chose qui s'est très bien isolé à l'occasion de journées récentes qui se sont tenues à Sainte Anne, organisées par le Professeur Baumstimler, par Marcel Czermak et par Jorge Cacho, consacrées justement au syndrome de Cotard, et ils ont apporté de très belles contributions à cette étude – ce qui fait défaut dans le Cotard, c'est justement l'instance qui permet la

Bejahung, c'est-à-dire qui permet, qui nous permet d'entrer dans le champ de l'affirmation. Cette instance, je ne vais pas la développer, mais en tout cas elle est parfaitement isolable dans la théorie psychanalytique. Les circonstances étiopathogéniques du syndrome nous permettent également de repérer pourquoi elle peut venir faire défaut. En tout cas, pour que nous entrions dans le monde de la *Bejahung*, de l'affirmation, du « il y a du bon », premier temps, « il y a quelque chose de bon » eh bien il importe que le petit parlêtre, le petit enfant, ait accès à cette instance, ordonnatrice en quelque sorte, et régisseuse de cette introduction au monde de la qualité, et donc de la première affirmation.

Cette instance, peut-être faut-il que je la note tout de suite pour vous, même si c'est une opération totalement arbitraire, mais cela s'expliquera peut-être davantage par la suite, eh bien c'est l'instance phallique. Ce que Lacan, dans son algèbre, écrit le grand phi. Il faut que l'enfant ait une aperception de l'instance pour qu'il entre dans le champ du « y a bon ». Quitte à ce qu'ensuite il se pose la question du « est-ce que ça existe ? » Autrement dit « est-ce que je vais le retrouver ? »

Et nous pouvons voir chez ces patients mélancoliques, enfin ce type de patient, de quelle façon justement, le délaissement par ladite instance – ça peut être du fait de l'âge, par exemple d'une diminution organique des fonctions – le délaissement par ladite instance est susceptible de les réintroduire dans un système où plus rien n'a d'existence. Non seulement que rien n'est bon mais où plus rien n'a d'existence, et y compris eux-mêmes. Et dans la mesure où cette instance a disparu, qui fait de chacun d'entre nous le prototype éphémère d'un type, c'est-à-dire qui nous introduit dans un cycle qui est le cycle de notre vie avec un commencement, un milieu et une fin, c'est bien dans la mesure où ladite instance vient à disparaître que ces patients se retrouvent éternisés. Autrement dit, du même coup, si la dimension de l'introduction à la vie fait défaut, ce qui fait défaut, c'est aussi la dimension de la mort. Et les voilà donc condamnés à vivre morts, une souffrance qui ne saurait avoir de fin. Voilà un repère clinique pris sur le syndrome de Cotard.

Je laisse cela pour un moment et je prends le texte des linguistes, grammairiens... Je me permets de vous rappeler que le travail de Damourette et Pichon est un travail qui jouit de la plus grande estime chez les grammairiens et chez les linguistes. Ce n'est pas du tout un travail d'amateur. Ils y font tous référence avec, je dirais, le plus grand respect. Et en particulier le chapitre sur la négation.

Si vous faites attention au fonctionnement de la négation dans la langue française, vous avez la surprise de constater, ainsi que le rapportent nos auteurs, de constater ceci : la négation dans la langue française, a tout simplement emprunté le « non » latin qui, en français, est devenu le « ne » et

la surprise donc de constater que ce « non » emprunté au latin et qui devrait trancher de façon sereine entre ce qui est affirmation et négation, ce qui serait quand même assez logique – vous savez, les logiciens écrivent la négation par exemple par une barre en haut. Ils mettent une lettre « a », une barre au-dessus, c'est « non-a » ou bien « petit a est faux ». Voilà. Et pour quelle raison dans la langue la négation ne s'exprimerait-elle pas avec la même simplicité – première surprise, c'est que ce « non » pris au latin, et qui en français est donc devenu un « ne », eh bien, brusquement, et de quelle manière, voilà qu'il a valeur d'affirmation.

C'est-à-dire que son usage dans une séquence va brusquement prendre valeur affirmative. Exemple : je vous dis « Je crains qu'il vienne ». Bon... Je peux le dire, « Je crains qu'il vienne » mais cela laisse flotter néanmoins, comme toutes les affirmations d'ailleurs, une zone d'incertitude : c'est possible. C'est possible, mais on ne sait jamais, ça vaut ce que valent les affirmations. Mais si je dis : « Je crains qu'il ne vienne » ? Alors là, bizarrement, voilà cette crainte qui, par ce « ne » qui, pourtant, originellement, avait poids de négation, voilà qu'il vient singulièrement renforcer l'affirmation de ma crainte. « Je crains qu'il ne vienne ! » Tandis que « Je crains qu'il vienne », bah... « Je crains qu'il ne vienne ! » Le sentiment que nous avons de la langue vous rend tout à fait sensible la nuance.

« J'ai peur qu'il pleuve » bah... d'accord. « J'ai peur qu'il ne pleuve ! » Personne n'entend le taxième, le marquant de la négation, ici, comme venant introduire autre chose qu'une affirmation de la crainte.

Or, vous me direz : « Est-ce que, finalement, tout ça c'est pas un peu fragile ? » Eh bien, ça l'est si peu que, pour exprimer la négation, il a fallu que la langue française vienne renforcer ou doubler ce « ne » par d'autres taxièmes venant en quelque sorte soutenir que ce « ne » était bien celui de la négation, qu'on ne pouvait pas entendre ce « ne » comme venant au contraire renforcer l'affirmation. Et si vous y faites un peu attention, vous vous apercevez que ces mots qui, en français, viennent donc soutenir le « ne » et qui vont le doubler – ne...pas, ne...jamais, ne...rien – ces mots « pas », « jamais », « rien », par exemple, pour prendre ceux-là, sont des mots extrêmement étranges. Puisque... Bon, je passe très vite sur « rien », c'est évidemment « la chose », *res* ; « pas », ça vient d'où « pas » ? Eh bien « pas », c'est le pas que l'on fait. Comme on disait en français, en vieux français : « Il n'avance pas » : « Il n'avance un pas ». Voilà comment le pas, « pas », est devenu un taxième, un marquant de la négation.

« Jamais » : « jamais » c'est encore plus drôle puisque « jamais » c'est « déjà », c'est le « jà » de « déjà » et puis le « mais » de « *magis* », qui veut dire « plus ». Et « jamais » vous pouvez le faire entrer dans un certain nombre de locutions où il a une valeur évidemment. Vous pouvez le faire fonc-

tionner dans son sens positif. Et d'ailleurs, « jamais » a été redoublé lui-même par « plus ». Quand vous dites « jamais plus », là vous prenez un « plus » qui vient de « *magis* » et vous le redoublez encore en disant « jamais plus ». Je fais remarquer le côté, chaque fois, le côté très positif. Je passe sur les mots beaucoup plus jolis qu'il y avait en français. Hélas on ne s'en sert plus beaucoup, ce qui est bien dommage et qui sont « mie », « goutte » et « point » : « Je n'y vois goutte », « Il n'y a mie » et puis « Je n'y vois point. »

Vous voyez de quelle façon ce sont des signifiants positivement investis qui viennent soutenir ce qu'il en serait d'une négation qui ne semble jamais... en dehors de celle du Cotard dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire quand vient faire défaut l'instance de la *Bejahung*, l'affirmation, eh bien autrement, dans un système, dans un monde qui est pour nous affirmé, je veux dire, pour reprendre le terme de Lacan, symbolisé – eh bien, la négation va avoir les plus grandes difficultés à se faire valoir.

Il se trouve que la grammaire elle-même vient de façon directe illustrer ce que par ailleurs nous rencontrons dans notre clinique. Je veux dire la sagesse de la langue, l'intelligence de la langue, vient là-dessus, si je puis dire, au devant de tout ce que nous pouvions espérer. Et voilà par exemple la phrase par laquelle Damourette et Pichon terminent leur chapitre consacré à la négation : « *Il nous semble donc établi que la notion de négation...* » écoutez-bien, « *...est en réalité absente de la pensée-langage du français de nos jours... Vous entendez ?... mais cette constatation d'un désaccord entre la logique linguistique et la logique rationnelle scolaire n'aurait qu'un médiocre intérêt si elle ne nous révélait l'existence en français de deux notions vivantes, fines, toutes riches d'attraits qui assurent et qui dépassent le domaine de la négation, à savoir le taxième de la discordance et celui de forclusion* ». Je ne vais pas développer ici le taxième de la discordance, c'est le « ne » que j'évoquais tout à l'heure – « Je crains qu'il ne vienne » – le taxième de la forclusion, c'est le « ne... pas » que j'évoquais aussi tout à l'heure.

Je peux dire « j'aime » ou je peux dire « je n'aime pas ». Ce n'est évidemment pas la même chose. Et cependant, voilà des personnes fort bien élevées et, mon dieu, fort cultivées, qui vous disent : « *Il semble donc établi que la notion de négation est en réalité absente de la pensée-langage du français de nos jours.* » Et l'ensemble des grammairiens ou des linguistes qui se sont intéressés à cette question... Je pourrais prendre par exemple ce type qui s'appelle Tesnières, je ne sais pas si je l'ai noté pour vous... mais l'ensemble des linguistes reviennent à la même conclusion. Il y a par exemple l'ouvrage de quelqu'un qui s'appelle Gaatone et qui a écrit un volume, une thèse, sur la négation en français, qui explique qu'en français la grammaire ne peut

rendre de la négation... je veux dire que la négation se soutient de sémantèmes mais qu'il n'y a pas à proprement parler de syntaxe de la négation. Donc il y a sur ce point, sur cette question, une sorte d'accord des grammairiens, des spécialistes.

Et lorsque vous vous intéressez à des langues étrangères, par exemple le russe – et nous avons eu récemment l'exposé d'un linguiste sur la façon dont la négation fonctionnait dans diverses langues – eh bien, en russe, la négation n'est pas simplement doublée, comme chez nous avec le « ne...pas », c'est-à-dire avec le besoin de se soutenir chaque fois, d'être affirmée que c'est bien une négation, mais elle est triplée ou quadruplée. Si vous voulez faire entendre une négation en langue russe, eh bien, il faut encore insister davantage qu'en français.

Alors, pourquoi d'abord est-ce que cela nous intéresse ? Après tout, à l'exemple de Freud dans son article, comment pouvons-nous expliquer ce fait dont après tout les conséquences pratiques sont considérables, sont grandes, évidemment, puisqu'elles pourraient peut-être nous conduire à être justement un peu plus attentifs et un peu plus prudents, quand nous procédons à une négation, et savoir si avec la négation nous sommes... gagnants et si nous sommes sûrs, de nous être « blanchis », de nous être, je dirais, « assainis ».

Prenons par exemple une négation qui paraît simple, élémentaire, et commençons, si vous le permettez, par la façon dont Freud – c'est dans son travail sur les pulsions, 1905 – aborde la question. Il nous dit ceci : ce qui est bon, l'enfant l'absorbe. C'est la *Bejahung* dont je parlais tout à l'heure. Et ce qui est mauvais, il le met dehors. Donc ce qui reste dans le moi, c'est ce qui est bon. Et le mauvais est à l'extérieur. C'est encore ce qu'il nous dit dans cet article sur la *Verneinung*. Même procédure. Ce qui est étrange, c'est qu'il ne remarque pas que ce type de négation, qui sépare donc un dedans bon d'un dehors mauvais, et que j'appellerai tout de suite « négation de type imaginaire », puisque c'est une négation qui sépare l'espace entre un îlot qui est celui du bon et d'un mauvais qui est dehors. C'est une négation qui, après tout, s'organise plutôt sur un mode paranoïaque. Ce qui est mauvais c'est pas moi, c'est ce qui est dehors et tout ce qui est bon, c'est dans moi, c'est ce que j'ai absorbé. Et on pourrait, à vrai dire, s'étonner un petit peu que Freud soutienne une division de l'espace qui voudrait que le mauvais soit dehors, le bon étant réservé à l'intérieur. Ce qui est vrai c'est que, subjectivement, il peut y avoir une répartition de l'espace de ce type, même une répartition qui, intuitivement, si je puis dire, s'exerce assez volontiers. Mais elle est fondée sur une perception euclidienne de l'espace, un espace plan avec une frontière, une section. Il y a les bons d'un côté et les mauvais qui sont de l'autre. Et je dis bien : voilà une démarche qui elle-même ne saurait être innocente. Néanmoins retenons qu'il existe donc une négation que nous pou-

vons appeler imaginaire, puisqu'elle se fonde sur une perception intuitive de l'espace, en tant que notre espace est essentiellement à deux dimensions, telle que nous nous déplaçons dans cet espace comme s'il était à deux dimensions, c'est-à-dire euclidien.

Un autre type de négation, c'est celui qui s'exercerait cette fois-là dans le champ du symbolique. Autrement dit, une fois que j'ai affirmé, j'ai procédé à une affirmation, qui ne saurait être qu'une opération symbolique et non purement d'introjection imaginaire, je peux parfaitement la mettre au négatif : « J'aime les prunes » donc du même coup j'ai la possibilité de dire que je n'aime pas les prunes. Donc voilà une négation paisible, tranquille. Qu'est-ce que j'allais raconter avec mes complications de tout à l'heure? Voilà qui est fort simple.

Fort simple, sauf qu'il y a ce travail que j'évoquais pour démarrer, pour commencer, de Freud qui nous dit : « Si je dis "j'aime" on ne sait pas trop, c'est douteux ». Je vais vous en donner un exemple qui vous rendra plus sensible l'opportunité du doute, mais c'est quand je viens à dire « non, je n'aime pas » que là on peut penser qu'il s'agit d'une vraie affirmation. Prenons donc un exemple qui serait moins trivial que celui de tout à l'heure concernant ces malheureuses prunes. Je vais dire ceci : « J'aime les filles ». Voilà la déclaration que je vous fais ce soir. « J'aime les filles » : qu'est-ce que vous en pensez ? Qu'est-ce qu'il faut en penser ? (intervention dans la salle) « Quel courage » ? D'accord. Néanmoins, si je dis « J'aime les filles » oui... c'est vrai... Bah ! On ne sait jamais. Ça vaut ce que valent toutes les assertions. C'est bien possible mais peut-être que c'est défensif comme on dit. Peut-être que ça cache après tout des choses... allez savoir! Il y a de nombreux auteurs psychanalytiques où vous trouverez même qu'il arrive que l'amour pour les filles ça ne soit qu'une façon de se défendre contre des pulsions... allez savoir lesquelles! Est-ce que je peux savoir, après tout ?

Alors on va prendre l'autre. On va dire : « J'aime pas les filles ». On va dire : après tout, peut-être que c'est vrai. Il y a cette négation, c'est donc déjà quelque chose qui paraîtrait un peu plus authentifié du fait de la négation. Mais enfin, là encore, c'est peut-être la même chose que l'autre qui dit : « J'aime les filles ». Ça peut aussi être une défense, une excuse, une façon de se défendre. Il est accusé par exemple par la rumeur publique qui lui reproche dieu sait quoi... d'être le coq du village etc. Il dit : « Moi, j'aime pas les filles ! »

Alors vous me direz : « Mais dans ce cas-là on ne peut vraiment jamais savoir ». Ce qui pourtant n'est pas vrai. Dans ce cas-là nous sommes effectivement condamnés à une sorte de ce qui serait un doute perpétuel, permanent. « Allez savoir ! » Or ce n'est pas du tout comme ça que les psychanalystes l'entendent. Au contraire, ils ont même l'air d'avoir des certitudes un peu, parfois peut-être, un peu

trop aisées. Il y a une circonstance où cette formule « j'aime pas les filles », est vraie. Evidemment si, par exemple, j'aime les garçons, c'est vrai, j'aime pas les filles. Je dis « j'aime pas les filles parce que... parce que... moi j'aime les garçons ». Voilà un exemple qui, brusquement, nous sort de la perplexité. Voilà une façon de dire, avec la négation, et qui cependant vaut certitude.

Il faudrait reprendre ce travail d'un linguiste anglais, Austin, qui a écrit tout un bouquin, *Quand dire c'est faire*. Voilà le genre de formule qui, dans ce cas-là, prête à conséquence et qui est absolument vraie.

Alors est-ce qu'elle ne nous introduit pas, cette formule, à une troisième dimension de la négation. Nous avons eu à l'instant la négation imaginaire, nous avons eu la négation symbolique « j'aime-j'aime pas »

« J'aime » on ne peut pas savoir. Sauf que le « j'aime pas » serait peut-être plus marqué de la vérité. Et puis nous en passons à une négation qui, non seulement est indubitable, mais qui prête à conséquence. Il faut dire que cette troisième négation trouve sa certitude, elle tient sa certitude de quoi ? Elle tient sa certitude d'une forclusion. C'est-à-dire d'un rejet dans le réel. C'est-à-dire que dans le dernier cas de figure que je viens d'évoquer, il y a effectivement quelque chose... Dans la mesure où je dis la phrase, il y a quelque chose qui est projeté dans le réel, dont je ne veux pas entendre parler. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est rejeté dans le réel. C'est quelque chose que je n'aime pas et qui a pour conséquence que les filles je n'en veux pas. Et cela a des conséquences sur mon comportement.

Voilà, à cet endroit-là, un certain progrès qui vient enfin s'introduire et lever un peu la perplexité que j'essayais d'entretenir chez vous jusqu'à maintenant. Quel est ce progrès?

Ce progrès, il tient en ceci : pour qu'une affirmation tienne, qu'elle ne reste pas comme ça en suspens dans l'indécision, dans le flottement, dans le doute, dans l'équivoque etc., il faut qu'elle soit marquée par une négation qui vienne du réel. Qu'il y ait là quelque chose qui, du réel, vienne soutenir, vienne en quelque sorte affirmer la négation, si j'ose ainsi m'exprimer, lui donner sa force, lui donner son poids. Et c'est là brusquement que nous pouvons nous mettre à comprendre ce que je vous racontais à propos du « ne » de Damourette et Pichon : « Je crains qu'il ne vienne ». Si je vous dis : « Je crains qu'il vienne », voilà les deux membres de phrase qui appartiennent l'un et l'autre au registre du symbolique : « Je crains » et « Je crains qu'il vienne », ce qui fait que... oui, « Je crains qu'il vienne », peut-être après tout que, secrètement, je m'en réjouis, allez savoir ! « Ca m'amuserait qu'il vienne... », je dis ça, mais si je dis : « Je crains qu'il ne vienne », voilà un « ne » qui vient du réel et qui vient bizarrement donner tout son poids et sa

valeur de vérité et de certitude à mon assertion autrement restée en suspens.

Parce que le réel. Et peut-être que le propos de ce soir est aussi une façon d'illustrer les trois catégories lacaniennes de l'imaginaire, du symbolique et du réel. Mais, le réel, c'est une dimension tout à fait étrange parce que le réel, c'est ce qui toujours dit « non », « non » à toutes vos assertions, « non » à toutes vos certitudes, « non » à toutes vos prises de pouvoir. Le réel c'est ce qui dit « non » à tout ce qui veut commander. Ca dit « non ». Et par ce « non », ça vient du même coup, je dirais, soutenir la vérité d'une assertion qui donc tient compte du « non » du réel, qui le dit le « non » du réel, qui se fonde, qui s'appuie, sur le « non » du réel. C'est ça qui est étrange.

Et puisque je vous ai parlé tout à l'heure du syndrome de Cotard, le syndrome de Cotard, ce sont, je dirais, des patients exposés à un réel pur qui vient en quelque sorte dire « non » à tout ce qui pourrait se proposer à l'existence, faute de l'instance dont je parlais tout à l'heure, de cette instance phallique qui elle vient dire « Y a du bon. Y a bon ». J'oserais pas dire... bon . « Y a bon ».

Alors je vais, pour illustrer ce propos, essayer de vous montrer comment il éclaire la clinique de l'obsessionnel sous un jour qui n'est pas négligeable.

L'obsessionnel, c'est quelqu'un qui est extrêmement tourmenté par le problème de l'affirmation et de la négation. Au point, comme vous le savez, que, je vous renvoie à l'Homme aux Rats, il peut arriver dans ce moment de catastrophe anxieuse où il ne sait vraiment plus ce que est affirmation, ce qui est négation. Il ne sait plus s'il doit retourner l'affirmation ou retourner la négation ou, à force d'affirmer la négation ou de nier l'affirmation, il ne sait plus du tout. C'est-à-dire que l'obsessionnel, c'est justement celui qui a perdu toute certitude, qui a perdu tout ce qui viendrait faire le poids, aussi bien de l'affirmation que de la négation.

Or, qu'est-ce qui se passe dans la névrose obsessionnelle ? Eh bien l'obsessionnel va procéder par un type de forclusion (on peut l'appeler quelque chose comme ça). Lacan a même cette formule extrêmement curieuse, « *une forclusion de la castration* ». Ça paraît très abstrait : comment peut-on forclure la castration ? En tout cas, je vous évoquais tout à l'heure, à propos du syndrome de Cotard, l'instance représentative de la castration et qui s'appelle le phallus. Eh bien, disons que l'obsessionnel forclôt l'instance phallique. Autrement dit, il exerce sur ladite instance le « non » le plus négatif, le plus radical, qui puisse exister. Le vrai « non ». D'ailleurs, celui de la forclusion : je jette dehors, je ne veux pas en entendre parler, je refuse que ce soit symbolisé. Je veux un monde symbolisé où ladite instance soit rejetée.

Le problème, c'est que ce qui est forclos du symbolique, ça revient dans le réel. C'est ce que Lacan

a fort bien pointé. Ça revient dans le réel, ce qui fait que l'obsessionnel va se trouver exposé à ceci : c'est que lui revient du réel, sous la forme de ces injonctions que vous connaissez, de ces commandements, de ces idées qui lui paraissent absurdes, lui revient, sous une forme inversée, précisément ce qu'il avait rejeté. Il croyait s'en être débarrassé, il pensait avoir gagné un certain état de pureté, d'innocence, il pensait avoir acquis une certaine paix morale, accompli une certaine éthique, et voilà que ça revient du réel sous la forme d'injonctions qui peuvent être absurdes, obscènes ou criminelles.

Cet après-midi je voyais une personne, une femme, fort agréable et fort intelligente, et elle était !! vraiment ce type d'obsession qui est tellement fréquente, tellement répandue : la crainte qu'elle ne fasse du mal à un bébé. Banal ! Et alors on est bien obligé de se demander : comment se fait-il que ce soit si répandu, si banal. D'où vient cette espèce de constance ? Je dirais dans le type de ce trait. Pourquoi faire du mal à un bébé ? Dans l'histoire de l'Homme aux Rats c'est de faire du mal à la grand'mère. L'idée obsessionnelle c'était : « Va prendre un couteau... », ce n'était pas une idée, c'était une injonction, « Va prendre un rasoir et trancher le cou de la grand'mère ». Ce n'est pas la grand'mère, c'était la mère de... la mère de celle qu'il aimait. Bon. Mais le bébé et aussi bien la grand'mère ont là valeur, comme éléments justement de la chaîne des générations. C'est-à-dire qu'ils ne sont, aussi bien la grand'mère que le bébé, que des représentants de cette instance phallique que j'évoquais tout à l'heure. C'est bien ce qui fait, je dirais, l'attrait et le charme du bébé. C'est bien ce qui fait que le bébé est entouré d'une aura toujours un peu, d'une aura sacrée. Le bébé... Sa Majesté le bébé. On ne respecte plus grand chose mais on respecte le bébé quand même. Bon.

Vous voyez dans ce symptôme obsessionnel, dans cette idée obsessionnelle que j'évoquais tout à l'heure le retour par le réel que cette idée qu'il y aurait à venir trancher un représentant, un témoin, de cette instance phallique à l'œuvre, c'est-à-dire de le détruire, ça revenait du réel en tant qu'opération que l'obsessionnel a lui-même manquée, puisque ça lui revient du réel, sous la forme de cette idée absurde et obsédante.

Pourquoi je vous dis cela ? Pour attirer votre attention sur l'une, justement, des grandes impasses de notre système, je pense à celui du langage, et qui fait que le rejet le plus radical qui puisse être, c'est-à-dire celui qui se fait sous forme de forclusion, le rejet dans le réel, le refus de symbolisation, eh bien que ce rejet est malheureux dans ses conséquences, par ses conséquences. Toute une série de considérations, à cet égard, mériteraient d'être prises par notre éthique, par notre morale, mériteraient d'être mieux réfléchies, d'être mieux considérées, puisque c'est une opération perdante. Ça nous permet de revenir sur ce que je disais tout

à l'heure : pourquoi la négation dans la langue – et les grammairiens s'en rendent compte au même titre que les linguistes, que les psychanalystes, que la négation est une opération qui n'est pas possible. Autrement dit, nous avons tout intérêt à être très prudents dans tout ce que sont nos rejets, nos refus, nos répudiations, nos vindictes, nos façons de trancher, de séparer, de... et en sachant que ce sont des opérations qui, même si l'imaginaire que j'évoquais tout à l'heure les soutient – sont des opérations manquées et perdantes. Et je dirais que l'éthique de Freud, puisqu'on s'interroge volontiers sur l'éthique de Freud, je dirais qu'elle se justifie justement à partir de ces très bizarres conséquences et ces très bizarres constatations. Qui sont économiquement... pour le psychisme il est beaucoup plus enrichissant, plus prudent et plus sage d'accepter ce qui existe, c'est-à-dire ce qui est symbolisable, ce qui est symbolisé, que de commencer à procéder, comme nous le faisons tous du fait de nos dispositions morales, éthiques, que de commencer à vouloir retrancher de nous et à nous engager dans ce processus... à être ensuite comme l'animal qui tourne dans sa cage et qui fait tourner sa roue et sans arriver jamais à nous en dépêtrer.

Donc, pour très brièvement vous reprendre, vous ramasser en deux phrases la situation, il est remarquable de constater que la sagesse de la langue, et moi je ne vous en ai donné vraiment qu'un aperçu, rudimentaire, le plus fruste qui puisse être. Je vous incite à aller reprendre cet article de Damourette et Pichon. Le volume ne se trouve plus mais vous pouvez le faire photocopier. Il est dans toutes les bibliothèques. Vous en verrez toute la finesse. Je pourrais, si ça vous amuse, la développer.

Par exemple : tout à l'heure je vous ai dit que le « ne » de « Je crains qu'il ne vienne », était un « ne » qui prenait là sa force affirmative de, dit Lacan, en tant que c'était un « ne » qui venait du réel. Vous verrez, chez Damourette et Pichon, il y a deux pages où ils nous montrent toute la différence, n'est-ce pas, entre, selon que je me sers de ce « ne » ou que je ne m'en sers pas. Par exemple, on va prendre cette phrase d'Anatole France. Les auteurs, d'ailleurs, où ils prennent leurs exemples sont toujours extrêmement savoureux. Ça donne à chacun l'envie de se replonger dans toute une série de lectures. Alors raison de plus pour y aller puisque ça va depuis Fontenelle, Molière, Léon Frapié, Michel Dekobra (*La Madone des Sleepings*) Jérôme et Jean Tharaud, George Sand, etc.. C'est vraiment parfait. Alors, phrase d'Anatole France : « Je ne doutais point que l'amour causât ces douleurs ». On voit bien comment les deux éléments de la phrase, la principale et la subordonnée, sont là sur le même plan. Elles appartiennent l'une et l'autre, je dirais au registre du symbolique. Mais si je dis : « Je ne doutais point que l'amour ne causât ces douleurs », le sentiment que vous avez de la langue vous rend sensible le fait que le « ne » vient introduire avec lui une dimension... vient

donner à « ces douleurs » une force, à cette cause une vigueur, n'est-ce pas. Après tout l'amour ici aurait pu causer tout autre chose. Il y a un aléatoire, il y a un hypothétique qui est ouvert et qui est en même temps un espace qui vient là, « ces douleurs », affirmer avec une force que n'a point du tout la phrase d'Anatole France. S'il l'a écrite comme ça, c'est qu'il voulait que ce soit comme ça.

Mais voilà une phrase de Perrault, « La Belle au Bois Dormant » : « On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier ». Voilà une façon d'introduire ce « ne » appelé discordantiel par nos auteurs et qui donne autour de « son métier » cette acuité que j'essaie de, mal sans doute, de faire valoir pour vous. Mais qui vous sera plus sensible si vous allez y voir directement.

Ce qui est donc forclos revient dans le réel. C'est le genre de procédure, le genre de situation, qui est fréquent, qui est banal, et qui conditionne, si je puis dire, nos échecs. Il y a là une écologie qui serait à inventer pour faire, que justement, nous ne soyons pas pollués par tout ce qui est renvoyé dans le réel.

Donc, soyons modestes dans nos opérations de répudiation, de retranchement et de dénonciation, soyons modestes, soyons prudents, soyons réservés, en ayant à l'esprit que le mécanisme qui les supporte nous les fait toujours payer de façon désagréable et d'une manière qui ne nous permet pas, je dirais, d'opérer ce qui reste un fantasme, fantasme que l'on voit chez le psychotique, qui est à l'œuvre chez le psychotique, c'est-à-dire un retranchement qui serait radical et qui est de l'ordre du fantasme : un machin, un truc qui a ...

Voilà... voilà donc à propos du « oui et du non » des remarques linguistico-psychanalytico-pratico-clinico-morales...

X : ou politiques...

Ch. M. : politico- mais je ne voulais pas le dire... sur lesquelles je souhaitais attirer votre attention pour que vous-même ayez envie d'y aller voir et que vous fassiez là-dessus votre propre jugement et votre propre religion. Voilà. Est-ce que vous avez des remarques, des critiques, des adjonctions, des compliments ?

X : Je ne sais pas si c'est un point pratique ou théorique : sur ce que vous nous avez dit à partir de Freud, c'est la question de l'instance phallique, le Cotard l'ayant en quelque sorte illustrée. Donc l'instance phallique est l'instance qui permet la *Bejahung*, fondamentale : « Y a du bon ». *Bejahung* justement qui va être l'élément primordial, fondateur, de la mise en place de l'imaginaire. C'est-à-dire c'est là où la découpe imaginaire va pouvoir se situer et à partir de là, le sujet organise sa réalité. Donc effectivement Freud évoque bien cette *Bejahung* fondamentale. Alors, en parlant de l'autre instance qui est celle du réel qui vient en quelque sorte la fonder, cette *Bejahung*, est-ce que

vous voulez dire, à ce moment là, qu'il y a une *Verneinung* fondamentale, encore antérieure à la *Bejahung* ?

Ch. M. : Vous avez tout à fait raison d'interroger sur ce point parce que la *Bejahung* première, c'est-à-dire celle qui fait jugement d'attribution (« Y a du bon ») ne prend valeur d'existence que s'il y a cette dénégation venue du réel et qui dit : « C'est du bon » parce que, précisément, ce n'est pas ça. C'est en tant que « Ça n'est pas ça » – c'est-à-dire que ça n'est pas le « bon » de l'hallucination, du rêve, imaginaire – que ça prend brusquement valeur d'existence et donc de vérité, du même coup.

X : Est-ce que ça à voir à ce moment là avec la constitution, pour rester dans un registre lacanien, de l'objet petit a ?

Ch. M. : Pas tout à fait puisque l'objet petit a c'est plutôt, justement, ce qui, par nous, est forclos. C'est ce qui fonctionne comme forclos. C'est-à-dire ce qui est rejeté dans le réel. Et dont nous nous dépêtrons évidemment très mal puisque... Voilà, par exemple : d'être forclos dans le réel, l'objet petit a, c'est ce qui va nous faire retour, en tant qu'organisateur, chez chacun, de la perversion. Du fait que le désir, tel que nous sommes goupillés, est fondamentalement pervers. Voilà si vous voulez, l'illustration première et très pratique de ce jeu diabolique, c'est bien le cas de le nommer ainsi. Donc là, si vous voulez, ce n'est pas tellement la question de l'objet a qui paraît en cause à propos de la *Verneinung*, en tant qu'elle fonde le jugement d'existence, mais plutôt la réponse du réel en tant qu'elle n'a pas besoin de référence au Père pour établir quelque chose qui serait l'interdiction de l'inceste. C'est-à-dire que c'est en tant que « Ça n'est pas ça », la retrouvaille de l'objet. Vous savez, il y a chez l'obsessionnel, par exemple, chez l'Homme aux Rats, ce grand moment où il raconte que, quand il était enfant il se baignait avec ses sœurs, etc. : « Est-ce qu'il pourrait les revoir » ? Et le caractère obsédant de « pouvoir les revoir ». En retenant très bien comment il percevait, enfant, que c'était maléfique chez lui. Et ce qui deviendra un symptôme très classique dans la névrose obsessionnelle et qui ne semble pas pouvoir se détacher d'un objet dans la crainte justement de ne plus pouvoir le revoir. Ça va finir par se porter sur un objet quelconque. C'est-à-dire que ce sera un objet perdu et qu'on ne pourra pas le revoir. Donc pas moyen de s'en détacher ou alors le besoin de vérifier qu'il est toujours là. Avec tout ce que ça entraîne. Vous voyez comment ces symptômes viennent s'articuler de façon tellement pure et directe avec le jeu que vous êtes en train d'évoquer, c'est-à-dire le fait que la *Verneinung*, la négation venue du réel, c'est dans la mesure où elle dit « C'est pas ça » qu'elle affirme l'existence et la bonté (la bonté amputée, devenue entamée, déficiente mais néanmoins la bonté de ce qui constitue la réalité par le « c'est pas ça »). Et ce que je trouve toujours admirable, c'est ce que

j'appelais cette intelligence de la langue qui ficelle ça très bien à la grande surprise des linguistes et des grammairiens. De constater que ça ne marche pas du tout comme en logique, la négation.

Il y a des choses amusantes comme, par exemple, le fait qu'aujourd'hui, il n'y a plus de sourds. Il y a des malentendants. Il n'y a plus d'aveugles. Il y a des malvoyants. On pourrait continuer comme cela. Il n'y a plus d'idiots. Il y a des malcomprenants. Ce qui est drôle c'est que personne ne pousse la chose jusqu'à dire : « Il n'y a plus de femmes, il y a des malhommes ». Puisque la négation, à partir d'une tradition qui remonte à Aristote... C'est ça qui est merveilleux. Il faudrait reprendre le problème de la négation chez Aristote. La négation a toujours été vécue comme spécifiant ce qui manque d'être. Parce que l'être, lui, il est. Un chêne, par exemple, ça a un tronc, ça a des feuilles, ça a des racines, une écorce, des glands... Mais je ne peux pas dire « Cet arbre a des plumes » mais « Cet arbre n'a pas de plumes ». Et donc ce « pas de plumes », cette négation, relève du non-être. « Il n'y a pas d'arbre qui ait des plumes ». C'est-à-dire que chez Aristote, tout ce qui est de l'ordre de la négation relève du déficit ou de la fausseté, du mensonge. Et toute notre tradition concernant la négation est restée là-dessus. Mais alors, quand on dit « Il y a des malentendants, des malcomprenants », qu'est-ce qu'on fait ? C'est une opération très curieuse parce qu'en disant « il y a des malcomprenants », on réalise quelque chose qui est intéressant puisque on ne les rejette pas du champ du symbolique. On dit, dans le champ du symbolique : « Il y en a qui sont comprenant et il y en a qui sont malcomprenants ». Autrement dit, les malcomprenants, c'est simplement une autre catégorie des comprenant. C'est-à-dire que leur droit à l'existence est tout aussi fondé que celui des comprenant. Ça n'a l'air de rien ces façons de dire, ça a néanmoins des conséquences. Néanmoins, si je dis, par exemple, « la femme c'est un malhomme » ou « un non-homme », un non-homme, là vous percevez la différence : c'est que je les situe dans le même sac que les hommes. Autrement dit, elles relèvent du même ensemble. Dans le même ensemble il y a les hommes et les non-hommes. Les petites non-hommes qui sont là... Il n'y a plus de différence. Le signe moins ne permet pas, ici, de faire la différence. Pour qu'il y ait vraiment différence, par exemple différence sexuelle, il faut qu'il y ait les hommes d'un côté et puis les femmes qui viennent se tenir en un lieu qui n'est pas le même que celui des hommes. Pour qu'il y ait réellement des femmes, pour qu'elles puissent être objets de désir et éventuellement être elles-mêmes animées de désir pour un partenaire mâle, il faut qu'elles se tiennent en un lieu autre qui n'est plus celui symbolisé où se tenaient les hommes tout à l'heure. Et peut-être c'est parce qu'elles se tiennent en ce lieu autre, c'est-à-dire le réel, que les femmes ont une grande facilité pour faire valoir la négation, pour se

servir de la négation. C'est parce qu'elles se tiennent en un lieu où, justement, la négation, à tout ce qui vient se proposer comme étant la présomption de l'affirmation, de la certitude, il est de la qualité d'une femme d'être amenée à dire « oui, peut-être, mais pas tout-à-fait » dans le meilleur des cas. Autrement dit « ça va pas ».

J. Q. : Justement puisque vous parlez des femmes, j'avais été étonnée quand vous avez divisé la négation dans ses trois registres et dans le registre du réel pourquoi vous avez plutôt pris la forclusion que la privation ? Parce que la forclusion ça apparaît bien comme quelque chose qui va faire que ça ne sera pas symbolisable après, alors que la privation ça peut advenir tout de même. Parce que à partir du séminaire sur « l'Identification » (je suis peut-être un petit peu de trop pour l'instant dans ce séminaire) justement, à un moment donné, Lacan insiste à propos de la négation comme opération où le sujet va se constituer sur la nécessité de la privation, pour qu'il y ait après de l'impossible, pour qu'il y ait justement du possible. Alors est-ce que la forclusion c'est pas déjà une orientation de la structure ?

Ch. M. : C'est très bien que vous posiez cette question parce que justement elle est une reprise de ce que nous disions tout à l'heure à propos des malentendants. Le malentendant c'est quelqu'un qui est privé de l'audition, c'est de l'ordre de la privation. Et comme vous le voyez la privation est quelques chose qui n'empêche pas d'appartenir au même ensemble. Et dans le processus névrotique, pour ne pas rester seulement sur celui de l'identification que vous m'évoquiez, on comprend très bien comment certains, ou certaines, préféreront entretenir la privation, la revendication d'être privé (c'est-à-dire ce qui leur permet néanmoins de rester dans le même ensemble) plutôt que d'accepter la castration en tant qu'elle impliquerait ce déménagement, cet exil qui conduirait à se tenir en un lieu autre.

Ce que nous voyons dans la névrose, je dirais à propos de la vigueur de la revendication qu'entretient la privation, c'est-à-dire « pourquoi est-ce que c'est à lui (ou à elle) que Papa a donné la maison ? » (ou ce que vous voudrez, n'importe quoi, ça peut-être un ruban) vous voyez très bien comment cette revendication, qui peut entretenir une subjectivité la vie durant, met à l'abri de la castration dans la mesure où elle laisse celui qui a le ruban et celui que ne l'a pas dans le même ensemble. Sauf que dans le même ensemble il y en a un qui l'a et l'autre qui l'a pas. Alors que la castration c'est l'opération qui amènerait l'un des deux à venir en un lieu autre. Ce qui est donc une toute autre opération.

L'intérêt de votre remarque tient aussi à ceci : vous trouvez quelque part chez Lacan, je ne me souviens plus dans quel séminaire, il dit, en passant, ceci : « il y a six types différents de négation ».

Moi je vous ai parlé de trois types de négation. Peut-être que la privation, nous pourrions essayer de la penser comme un type quatrième. Peut-être la frustration comme un type cinquième. Et alors il ne resterait plus que l'énigme tout à fait délicate de la sixième : où est-ce qu'elle peut bien gîter celle-là ?

W : Moi en vous écoutant j'ai pensé à un patient adolescent. Je ne sais pas si ça va me servir pour l'aider d'ailleurs ce que vous avez dit, mais votre discours m'a fait penser à lui. Parce que c'est un jeune qui a eu une vie extrêmement difficile, qui est né d'une mère prostituée et d'un père qui l'a maltraité assez vite, ce qui fait qu'il s'est retrouvé placé, déplacé, replacé, etc. Et ça s'est terminé par une adoption, il avait déjà douze ans je crois. Et alors il développe tout un tas de symptômes très inquiétants et en particulier celui de prostitution homosexuelle alors qu'il a une quinzaine d'années. Et la première fois que je l'ai vu, il a eu cette phrase : « je n'ai pas de souvenirs ». Et en écoutant cette phrase, je l'ai prise d'abord pour de la réticence, pour de la difficulté à parler de lui. Je me suis demandé ce que ça voulait dire. Parce qu'en fait, des souvenirs, il en avait. Quand je lui posais des questions sur : où il avait été, ce qu'il avait fait, il se rappelait de choses. Et ce « J'ai pas de souvenirs » est venu répétitivement au fil des séances. Je l'ai pris un peu, dans un premier temps, comme une négation imaginaire au fond : je n'ai pas de souvenirs parce que mes souvenirs sont trop mauvais pour être énoncés ou quelque chose comme ça. Je l'ai pris aussi à un certain moment comme un désir de sa part de garder privés des souvenirs qu'il n'avait pas envie de me livrer. Mais en vous entendant, je pensais à lui avec cette troisième hypothèse qui est que « J'ai pas de souvenirs » serait plutôt du registre de la forclusion. C'est-à-dire d'un refus radical de faire avec ses souvenirs. Au fond c'est un syndrome de Cotard qui serait d'expression purement psychique si je puis dire.

Ch. M. : Ou alors ça pourrait expliquer, parce que j'ai pas voulu entrer dans le détail, après tout ce que je disais au sujet de l'homosexualité, de « J'aime les filles-J'aime pas les filles » ; mais si vraiment il a forclos cette instance à laquelle il doit la vie, même s'il ne veut pas s'en souvenir pour des raisons que vous dites, eh bien on peut comprendre que dans son symptôme, c'est-à-dire cette prostitution mâle, ce qui a été forclos fasse retour dans le réel et soit recherché dans le réel. Est-ce qu'il y aurait donc un lien clinique très étroit en particulier par cette forclusion de l'instance phallique en tant qu'agent de la castration, en tant qu'agent de la différence des sexes etc., et avec le fait que ce qui là a été forclos c'est ensuite, de la façon qu'on sait, que ça va être cherché, entendu et pratiqué. Comme si, pour donner une image un peu crue, le refus de l'incorporation première (terme freudien) faisait qu'ensuite c'étaient des incorporations répétées et jamais satisfaites.

V : Ça pose la question de la réponse qu'on donne dans les traitements aux enfants. Parce que je crois avoir reconnu ce gamin là et dans son histoire où il a été maltraité, il a pas été abandonné par ses parents. Les parents ont été déchus de leur autorité. Et donc je me posais la question : est-ce que par moments la réponse sociale à ce genre de problème c'est pas de mettre ces enfants là dans une position où ils n'auraient plus le droit d'avoir des souvenirs.

Ch. M. : Donc lui-même ne peut d'ailleurs se reconnaître que comme objet de déchéance, si les parents sont déchus. Il ne peut réaliser son être, pour parler comme Aristote, que comme objet de déchéance.

Moi je raconte volontiers cette expérience que j'ai eue de deux enfants qu'on m'avait amenés : un frère et une sœur. Le garçon devait avoir une dizaine d'années et la sœur une douzaine d'années. C'est dans des circonstances qui étaient assez rares et qui étaient qu'ils avaient été l'un et l'autre violés par leur père. Quelle folie avait pu saisir le père ? Et donc on me les a amenés. Je dois dire que l'essentiel du travail que j'ai fait avec eux ça a été de leur dire « écoutez, il arrive, comme ça, qu'il y ait des pères qui perdent la tête. Ils ne savent plus ce qu'ils font et puissent commettre des actes indécents et obscènes. Ça arrive mais il reste que c'est votre père ». Je les ai suivis l'un et l'autre relativement peu de temps, pendant peut-être trois mois, et je dois dire que je n'ai pas beaucoup progressé avec eux à partir de cette position initiale. Ce qui est plus intéressant c'est que j'ai eu de leurs nouvelles vingt ans plus tard, il n'y a pas tellement longtemps : la mère est venue me voir et donc elle m'a parlé de ses deux gosses qui, aussi bien socialement que conjugalement, que dans leur propre vie familiale, s'en sont tirés sans problèmes. Et je dirais même, s'en sont très bien tirés. C'est-à-dire avec une très jolie réussite sociale, avec une famille constituée etc. Sans problèmes. J'étais peut-être plus content au niveau de la confirmation que ça donnait à cette compréhension de situation, encore que... Parce que agissant comme je le faisais, après tout, allez savoir... Mais il y avait là une confirmation très bien venue du caractère correct d'une telle attitude. Alors qu'aujourd'hui si, comme médecin, je n'avais pas fait une dénonciation immédiate à je ne sais même pas quelle autorité, etc., je pourrais avoir des problèmes, me retrouver en taule comme c'est arrivé à l'un de nos collègues.

W : Alors qu'est-ce qui fait que quelqu'un choisit la forclusion? C'est une question peut-être un peu sans réponse mais...

Ch. M. : C'est une opération qui est, je crois, commandée par toute notre éthique, par notre morale. C'est la phrase de Saint Paul « *Sans la Loi je ne connaissais pas le péché* ». C'est vraiment la plainte première : « Si on ne m'avait pas demandé

d'aller... ». Lacan fait remarquer la chose suivante à propos des dix commandements qui sont typiques de la forclusion : c'est que nous passons notre temps à les violer tous les jours. « Tu n'envieras pas ton voisin » qui respecte cela ? Et je passe sur les autres parce que ce n'est pas la peine..

Y : Mais une fois que vous nous avez dit cela, c'est vrai, c'est tout à fait troublant, il faut le reconnaître, je vous dirais : et alors ? Parce que quand l'autre dit « Sans la Loi je n'aurais pas connu le péché », d'accord. Mais enfin il n'est pas mécontent qu'il y ait une Loi. C'est délicat à manier.

Ch. M. : C'est délicat à manier mais c'est quand même un maniement qui nous interroge. Je veux dire... L'obsessionnel, pour reprendre cet exemple quand même central, c'est quand même celui qui avec la meilleure foi du monde, c'est le cas de le dire, cherche à respecter la Loi et les Commandements et à être bon, et à être juste et généreux. C'est quand même à partir de là. C'est-à-dire quand même quelqu'un qui joue le jeu. Qui veut le jouer. Et qui est complètement abasourdi de ce qui lui arrive en retour, qui est pris dans un truc qu'il ne pouvait pas attendre. C'est là qu'il est floué. On ne saurait mettre en cause la bonne volonté et la bonne intention de l'obsessionnel.

U : dans la conceptualisation que vous faites de la négation de la dénégation comment placez-vous la question du déni ?

Ch. M. : Le déni, à mon idée, se situerait plutôt justement dans le champ... C'est aussi un processus obsessionnel, le déni. Mais c'est-à-dire comme un jeu avec ce qui a été admis dans le symbolique, autrement dit authentifié, affirmé, etc., et néanmoins une espèce de jeu un peu pervers avec cet élément existant, présent dans le symbolique, et néanmoins refusé. Quel exemple est-ce qu'on pourrait donner? Je ne sais pas. Par exemple une intention hostile qui s'est tout à fait clairement manifestée, prenons là comme ça, qui a été parfaitement articulée, qui a été présentifiée, qui fait partie de la réalité et puis néanmoins l'auteur : « Ah mais non ! Pas du tout ! » Il y a quelque chose d'un peu pervers dans le déni. C'est-à-dire une façon de faire comme si ça n'avait pas été enregistré. Comme s'il n'y avait pas d'enregistrement valable qui tienne. Et que donc il était toujours possible de dire « Oh ben non ! Pas du tout ! C'est vous qui prenez ça comme ça. » C'est donc encore l'une de nos grâces différentes, si je puis dire. Une de nos façons différentes de spéculer avec ce qui existe dans nos affirmations. Et comme s'il suffisait que nous disions « Non ! Ça n'a pas existé » pour que, du même coup, ça n'existe plus. Quelqu'un vous fait du mal... « Non ! Pas du tout ! Je t'ai rien fait. » Alors ça provoque toujours des réactions très particulières, en retour. Quelqu'un qui nie, qui dénie ce qui pourtant a été parfaitement établi. Le déni c'est plutôt une espèce de refus de ce pacte : nous fonctionnons

toujours sur le principe d'un pacte entre nous pour arriver à nous entendre. C'est-à-dire à ne pas nous entendre mais à nous entendre quand même du fait que nous ne nous entendons pas. Il y a quand même entre nous un pacte et ce pacte il est toujours possible à l'un des partenaires de venir le refuser, de refuser de le jouer. Et donc de faire que ce qui se donnait parfaitement à entendre... Eh bien ce qui se donne à entendre ça se donne à entendre dans le champ d'un pacte qui est qu'on entend au delà de ce qui est dit. Ça se donne à entendre. Il suffit qu'un des deux dise « Non! J'ai absolument pas dit ça. C'est toi qui interprète etc... » et puis voilà un exemple de déni, c'est-à-dire de refus de ce pacte qui fait que nous pouvons nous accorder sur ce qui se donne à entendre. Et qui n'est pas dans la matérialité même ni du mot, ni de la phrase. Mais qui se situe dans les marges qui appartiennent au champ de l'Autre. Ça se donne à entendre mais entend qui veut. Si je veux pas, je dénie : « J'ai rien entendu du tout. ». Donc rupture du pacte, ce qui entraîne habituellement un sentiment très grand d'irritation et de frustration du partenaire. Une impression de trahison. Il ne joue pas le jeu.

W : Ça suppose quand même un clivage chez celui qui dénie : ils le font en toute bonne foi habituellement.

Ch. M. : Oui un clivage... Bah c'est une arme de la dispute, une arme de la rencontre. C'est une façon de dire « non, on n'est pas partenaires, on n'est pas réunis par le même pacte ». Alors quand les deux protagonistes appartiennent justement à des ensembles différents, qu'ils soient ethniques ou religieux ou tout ce que vous voudrez, alors là évidemment le déni fonctionne tout le temps puisque chacun peut très bien se référer à sa propre autorité pour dire qu'il a entendu ce qu'a dit l'autre à sa façon à lui. Alors là ce sont les conférences internationales...

S : Dans le cadre de la toxicomanie est-ce que c'est pareil ? Quand la personne continue à consommer un produit et que l'on le lui fait remarquer et qu'elle répond « Non! Je n'en consomme pas » même si les personnes l'on vu.

Ch. M. : Oui, bien sûr c'est de l'ordre du déni mais alors qui est là, si je puis dire, beaucoup plus justifié, parce que la toxicomanie est déjà à elle-même un refus du pacte donc il est tout à fait légitime qu'un toxicomane soit dans le déni. S'il acceptait de le reconnaître, c'est-à-dire s'il était déjà dans le pacte, il serait guéri. □